A propos de l'épidémie.

—

A MM. les Editeurs de «l'Abeille.»

Nlle-Orléans, 29 août 1858.

Messieurs,

En temps ordinaire, des discussions médicales seraient sans doute déplacées dans une feuille comme la vôtre; mais, dans les conditions où nous nous trouvons, en présence de questions qui intéressent profondément la population créole en particulier, vous rendez un véritable service à la communauté en cédant aux médecins une place dans vos colonnes, pour qu'ils puissent venir s'y éclairer mutuellement, éclairer le public aussi, et peut-être le tranquilliser. Espérons que ce qui se passe en ce moment nous fera mieux encore sentir à tous la nécessité d'une société et d'un journal de médecine, qu'avant longtemps, société et journal pourront reprendre naissance parmi nous, mener enfin une existence sérieuse et durable. En attendant, je ne puis pour ma part que féliciter hautement le Dr Rancé de l'initiative qu'il a prise dans les circonstances actuelles.

Certes, c'est une question vitale parmi nous que celle de la fièvre, dite «fièvre jaune des créoles», ou des enfants nés en ville ; celle de la « fièvre jaune des campagnes,» et celle de la « fièvre jaune des nègres», ne sont pas moins importantes pour la Louisiane entière; le Dr Rancé ne s'est occupé que de la première; permettez-moi d'aborder les deux autres; à mes yeux, ces trois questions n'en font qu'une.

C'est un fait avéré qu'avant ces dernières années les familles de la ville n'avaient nullement à se préoccuper de la fièvre jaune pour leurs enfants; quant aux étrangers, on leur assurait qu'à quelques milles de la ville ils étaient à l'abri du terrible fléau; et enfin pour les nègres, de quelque pays qu'ils vinssent, on s'attendait en temps d'épidémie à leur voir faire une fièvre d'acclimatement, mais généralement peu grave, et c'était tout. Aujourd'hui les choses ont bien changé; nos enfants nés en ville, depuis la dernière épidémie, seraient dans les mêmes conditions que l'étranger qui débarque: il faut, on l'affirme, qu'ils subissent la fièvre jaune, la vraie fièvre jaune, ou qu'on les emporte chaque année bien loin, et même hors de leur pays, car désormais il ne s'agit plus de fuir à quelques milles de la Nouvelle-Orléans; les campagnes aussi sont, dit-on, ravagées par la fièvre jaune, et, à l'heure qu'il est, maîtres, enfants et nègres sont tous les ans sous le coup du fléau dévastateur, non seulement sur les habitations de la Louisiane, mais dans ces fermes isolées qu'on rencontre de loin en loin au milieu des pinières.

Pour que de pareilles assertions aient pris cours et soient soutenues par des médecins d'un mérite incontestable, il faut bien que quelque chose d'insolite et d'étrange se soit montré. Ce quelque chose, c'est le fait de « fièvres graves, avec vomissements noirs », autrefois très rares chez nos enfants de la ville, plus rares encore chez les adultes, depuis quelques années plus fréquentes même chez les grandes personnes; c'est aussi, dans les campagnes et sur les nègres, le fait de « fièvres graves malogues,» avec vomissements noirs encore, assez rares autrefois et connues alors sous les noms de « fièvres putrides » et « malignes,» plus fréquentes aujourd'hui et se montrant sous la «forme épidémique.»

En présence de ce triple fait nouveau, les médecins se sont divisés; les uns, et c'est de beaucoup le plus grand nombre, entraînés par quelques analogies, frappés de quelques ressemblances, n'ont vu partout que la fièvre jaune; les autres, plus sévères peut-être dans leur appréciation des choses, ont cru reconnaître, dans ce nouvel ennemi, «l'une des formes de la fièvre pernicieuse, » c'est-à-dire de «l'empoisonnement par les marais,» ce «protée» qui sait prendre tous les masques, et mettre trop souvent en défaut la perspicacité des plus habiles et des plus expérimentés.

Si je ne me trompe, le phénomène capital dans le débat, celui auquel on attache le plus d'importance comme « signe caractéristique», c'est le «vomissement noir»; arrêtons-nous quelques instants à en discuter la valeur.

Pour quelques médecins, toute fièvre où l'on vomit noir c'est la fièvre jaune—or, il n'y a pas d'erreur plus certaine que celle-là; je pourrais, pour le prouver, me contenter de renvoyer au chapitre «Black Vomit», du livre si complet de M. Laroche, de Philadelphie, sur la fièvre jaune. Mais, les faits dont les témoins sont présents ont toujours plus de poids; je vais donc en citer quelques-uns, et je les cite d'autant plus volontiers qu'ils sont en même temps des exemples de vomissements noirs dans des cas d'empoisonnements paludéens.

1er Fait — L'année dernière, au mois de septembre, le Dr F. Allain m'avait conduit à l'Asile français de bienfaisance pour y voir un cas intéressant; je le trouvai si intéressant en effet que rencontrant à la porte le Dr Daret qui passait, je l'invitai à venir à son tour examiner notre malade. Nous commençames par présenter à M. Daret le bassin dans lequel le malade venait de vomir; les matières vomies étaient telles, leur aspect semblait si caractéristique, qu'en y jetant les yeux, le Dr Daret se contenta de dire: c'est évident. Puis en interrogeant le malade, il arriva, à son grand étonnement, à constater que celui qui venait de vomir noir avait tout simplement une « fière intermittente,» dont les accès bien séparés revenaient aux mêmes heures tous les jours, avec les trois stades: frisson, chaleur et sueurs; des doses modérées de quinine ont rapidement amené la guérison.

Ajoutons qu'il n'y a pas eu un seul cas de fièvre jaune à l'Asile en 1857.

2me Fait —L'année dernière encore, dans le même mois de septembre, j'ai pu observer, à l'Asile des Orphelins du 3me district, « une épidémie avec vomissements noirs», reconnaissant dans le quinquina un spécifique et dont les allures n'étaient nullement celles de la fièvre jaune: c'était une «fièvre catharrhale»; le flux catharrhal avait lieu non seulement dans les bronches, mais dans le tube intestinal ; la fièvre était irrégulière, « avec exacerbations.» Presque tout l'établissement y a passé; il y a eu, à la fois, plus de soixante malades à l'infirmerie, pour une population de trois cents âmes environ ; or, sur ce nombre, « une vingtaine ont vomi noir comme dans la fièvre jaune»; à part deux ou trois petits enfants en voie de consomption, tous ont guéri sans autre médicament que le sulfate de quinine à doses assez élevées, et le vin de quinquina administré généreusement. Ce second fait, d'autant plus important qu'il s'est présenté sur une assez grande échelle, a eu pour témoin, avec moi, le Dr Allain encore, et les chefs de l'établissement qui sont familiers avec la fièvre jaune et les autres maladies du pays. Remarquons qu'à ce moment il n'y avait point de fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans, du moins sous forme épidémique, et qu'ainsi il n'y a pas lieu d'invoquer ici le «germe épidémique» pour expliquer «la forme» qu'a présentée cette singulière épidémie de l'Asile des Orphelins, épidémie d'origine paludéenne incontestablement.

Une autre erreur des médecins qui sont trop disposés à ne voir partout que la fièvre jaune, dans la saison où nous sommes, c'est de tenir trop à « l'intermittence » quand on leur parle de « fièvres pernicieuses,» ou d'affections d'origine marécageuse. Ils oublient que précisément dans cette saison, les fièvres intermittentes deviennent parfois si violentes, leurs accès si prolongés qu'ils entrent les uns dans les autres, en sorte que ces fièvres « paraissent continue».

L'erreur que je rappelle a pourtant été clairement signalée par Sydenham, le plus grand observateur des temps modernes, il y a près de deux cents ans dans un remarquable passage que voici.

«Il y a quelquefois de ces fièvres « qui sont réellement «de la nature « des intermittentes,» sans avoir « de caractère bien sensible qui les « fasse connaître. Par exemple, cel- « les qui ayant commencé dès le « mois de juillet vont se joindre « aux intermittentes d'automne et « deviennent alors plus violentes, « ne prennent pas d'abord leur vé- « ritable type, tout au contraire « des intermittentes du printemps; « mais elles imitent si bien en tout « les fièvres continues, qu'à moins « d'y apporter le plus scrupuleux « examen il est impossible de les « en distinguer». Ensuite, à mesure que la «constitution régnante » s'affaiblit, elles prennent un « type régulier, et à la fin de l'automne elles se démasquent entièrement, et se montrent telles « qu'elles étaient au commencement, soit quartes, soit tierces. « Faute de les examiner attentivement on se tromperait lourdement dans la manière de les traiter et on mettrait les malades « dans un grand danger, « en prenant de véritables intermittentes « pour des continues.»—

(Maladies épidémiques, 1864, page 11).

Mais si les fièvres intermittentes peuvent paraître continues dans de certains moments de l'année, et particulièrement sous certains climats; si, d'un autre côté, le «vomissement noir» peut être un des symptômes des fièvres intermittentes, il ne reste plus, ce semble, beaucoup de difficulté pour admettre que ces fièvres, dues aux miasmes des marais, peuvent, dans quelques circonstances, ressembler à la fièvre jaune et la simuler à s'y méprendre.

D'ailleurs, ce qu'on semble vouloir rejeter quand il s'agit de la fièvre jaune, on est bien forcé de l'admettre quand il s'agit d'une foule d'autres maladies : Par exemple, quel est le médecin un peu répandu à la Nouvelle-Orléans, qui n'ait pas eu occasion, dans les années précédentes surtout, de rencontrer «des fièvres pernicieuses», (mauvaise expression qui fait penser à la fièvre là où bien souvent il n'y en a pas), en d'autres termes, des «empoisonnements par les miasmes des marais simulant complètement le choléra ?»

Pour moi, j'ai déjà vu cet empoisonnement sous des formes si variées, je l'ai vu surtout si souvent subir l'influence d'un génie épidémique quelconque, qu'il m'est impossible de ne pas penser que dans chaque pays les médecins ont à le découvrir sous un masque différent ; par exemple, c'est une de mes persuasions que sur les bords du Nil il doit se présenter sous le masque de la peste, comme il se présente sous celui de la fièvre jaune sur les bords du Mississipi.

Ce n'est pas tout: il y a un vieil aphorisme d'Hippocrate, dont la suite des siècles ne fait que confirmer la vérité, et qui signifie ceci: «le traitement qui guérit démontre la nature de la maladie;» or, le quinina est le spécifique de l'empoisonnement par les marais ; donc, si le quinina agit comme «spécifique» dans les maladies que nous étudions, ce sera la preuve que ces maladies ne sont que l'une des formes de l'emposionnement par les marais.

Dans une prochaine communication, si vous le trouvez convenable, je m'occuperai « séparément » de la fièvre jaune des enfants de la ville, de la fièvre jaune des campagnes, et enfin de celle des nègres. Par le temps qui court les médecins ont peu de loisirs ; vous m'excuserez donc de morceler ainsi mon sujet.

Recevez, messieurs les éditeurs, l'assurance de ma haute considération.

Dr FAGET.

LA MODE.

—

Il n'est pas sans intérêt de parcourir déjà quelques-unes des nouvelles créations que nous réserve la mode. Disons tout de suite que ses choix ne sont pas à dédaigner et nous avons tout lieu de croire que nos aimables lectrices ne trouveront ni trop excentriques ni trop sévères ces premiers modèles, qui constituent une entrée en matière et comme autant d'essais en attendant les véritables créations de la demi-saison.

L'écossais semble s'imposer, et pour nous séduire il se présente à nous sous ses aspects les plus flatteurs; On l'emploie en biais dans les jupes et dans les corsages. Il n'est jamais seul ; on le combine avec un tissu uni. Ainsi, par exemple, un corsage ajusté en écossais à pointes devant et derrière serait recouvert, à sa partie supérieure, d'un boléro en étoffe unie du ton dominant de l'écossais; ce boléro, échancré en pointes (dos et devant), laisserait au bas du corsage l'aspect d'une ceinture corselet et avec la manche en écossais. D'autres s'ouvrent aux pinces et laissent voir une bande de tissu uni; d'autres, enfin, n'ont que le plastron en écossais égayant une veste de couleur sombre avec quille dans la jupe sur le côté.

Les corsages ont tendace à redevenir ajustés. Les basques, qui s'étaient montrées quelque peu la saison dernière, s'accentuent chaque jour davantage. Le corsage veste, qui se porte beaucoup, nous les ramène peu à peu.

Le boléro aura encore ses adeptes et cela se conçoit : il habille bien et a un air tout à fait jeunet. La robe princesse , très ajustée, fera les délices des personnes fortes à la taille bien prise; elle moule pour ainsi dire le corps et en fait ressortir tous les avantages. Avec une taille longue, une poitrine ample, cette robe est ravissante. Que celles de nos lectrices qui sont un peu plates se gardent, grand Dieu d'adopter ce genre de robe qui les amoindrirait d'une façon déplorable.

Ces robes princesse se garnissent de velours; nous en avons vu une en drap grenat très ajustée et garnie sur le devant de deux rangs de boutons de velours grenat très foncé; elle était découpée en corselet au-dessus de la taille sur un haut de corsage en velours grenat foncé avec manches entièrement en velours, élargies du haut par un double jockey piqué de boutons.

Les revers se font beaucoup sur les corsages; on revient plutôt à la forme pointue. Les revers carrés, que l'on portait l'année dernière, n'étaient pas du goût de tout le monde. Le corsage croisé se fait encore, mais on l'ajuste complètement avec une basque très échancrée sur les hanches dessinant une pointe dans le dos et sur le devant. Il s'attache le plus souvent avec des boutons de velours assortis au ton de la robe.

La haute ceinture se fera en velours quand la taille ne sera pas trop forte; en un mot, elle n'est gracieuse que si la taille est très ronde, et je la déconseille hardiment aux tailles plates, car rien ne fait ressortir une vilaine taille comme ces corselets qui, en l'emprisonnant, en montrent tous les défauts.

Les berthes taillées en forme et légèrement ondulées encadrent à ravir un empiècement de velours; elles se feront beaucoup, ainsi que les plissés et les fronces de toutes sortes pour servir également de berthes. Les garnitures peu volumineuses , telles que plastron, berthe, grand col, etc., seront choisies de préférence par les personnes qui porteront la jaquette, laquelle est un vêtement très gracieux et très joli, mais demande dessous un corsage très plat, sous peine de faire des bosses à l'endroit des garnitures. Voilà où le collet nous semble précieux; il peut être mis sur n'importe quel vêtement sans le froisser et ne paraîtra jamais ridicule.

Les manches se diminuent petit à petit jusqu'à ce que, un beau matin, nous soyons surpris de ne plus trouver de garniture dans le haut. Elles sont encore très jus es depuis le poignet jusqu'au-dessus du coude, où une draperie très serrée semble élargir les épaules; c'est assez gracieux.

Quelque fois cette petite draperie est remplacée par un ballon de moyenne dimension; s'il n'est pas trop volumineux, on le rattrape au milieu par quelques points. Deux volants plissés et superposés ornent aussi le haut de la manche ou bien quelques jockeys taillés en forme reposent sur une draperie bien minime. La manche toute droite reste encore pour le genre tailleur et pour les corsages vestes; en somme, maintenant la fibre chamois et les tissus de crin n'ont plus raison d'être, même pour les manches, où on emploierait seulement de la mousseline à patron, qui serait bâtie à plat sur les manches, si l'on voulait donner un peu defermeté à la draperie.

Pour les vêtements d'intérieur la manche large presque droite a toujours plus de cachet que la manche ajustée; nous parlons des robes de chambre et des matinées qui doivent laisser voir sans inconvénient un joli bras potelé, et puis on est tellement à l'aise avec une manche libre qu'on ne saurait se résigner à la voir disparaître de sitôt. Remarques que nous ne parlons pas des manches à la julve ni des manches pagode, mais simplement de la manche droite serrée au-dessus du coude par un lien en ruban, et se continuant en volant très ample et ouvert sur le côté.

La coiffure reste toujours haute sur le sommet de la tête avec les cheveux relevés, mais moins bouffants et moins ondulés qu'auparavant. La nuque est dégagée, les cheveux sont tirés et ne frisent pas derrière. Pour faire le chignon du haut, on forme de jolies boucles qu'on entoure avec les mèches très serrées fournies par les cheveux de côté.

LA FEMME ALLEMANDE.

—

Dans une étude sur la « Femme Allemande», la «Revue pour les jeunes filles» examine la situation faite actuellement de l'autre côté du Rhin aux étudiantes qui, profitant de la loi votée par le Reichstag en 1891, suivent les cours universitaires. En dépit des formalités accumulées pour que aussi peu de femmes que possible parviennent à bénéficier de cette loi, les candidates aux examens équivalents au baccalauréat en France sont d'année en année plus nombreuses, et aussi les diplômées. Les chiffres que voici, relatifs à la période 1895-1896, ne semblent pas de nature à fournir un argument nouveau aux partisans de l'infériété intellectuelle de la femme. Pour le premier degré de cette épreuve, il y eut, du côté masculin, 1,635 candidats et 938 diplômés, soit 61 pour 100; du côté féminin, 139 candidates et 107 diplômées, soit 77 pour 100. Pour le second degré, du côté masculin, 835 candidats et 408 diplômés, soit 49 pour 100 ; du côté féminin, 68 candidates et 50 diplômées, soit 73 pour 100. Cet examen n'ouvre d'ailleurs pas directement les portes des Universités allemandes. Ce n'est qu'une sorte de certificat constatant que l'on a fait ses études secondaires complètes et qu'on les a bien faites ou à peu près. Pour être admis à suivre les cours supérieurs, il faut passer un nouvel examen, qualifié immatriculation. Le nombre des jeunes gens qui ont subi cet examen avec succès, de 1891 à 1896, est, pour les Facultes de Médecine seulement, de 3,712 sur 7,208 candidats, soit 51 pour 100; celui des jeunes filles est de 427 sur 617 candidates, soit 69 pour 100.

Il y avait, en 1895-96, dans les Universités allemandes, 153 étudiantes, dont 70 à Berlin, 32 à Gœttingen, 14 à Breslau, 13 à Rostock, 10 à Fribourg, 5 à Greipwald, 4 à Heidelberg, 3 à Marbourg, 1 à Halle et 1 à Tubingen. On sera sans doute étonné que le nombre des jeunes filles qui profitent de la loi de 1891 soit si petit. C'est que l'on tolère bien que la femme apprenne la médecine ou le droit, ou pousse jusqu'au bout l'étude des sciences ou des lettres; mais on persiste en Allemagne à lui refuser les grades qui consacent ces travaux et permettent d'en recueillir le fruit. Les hommes, seuls, ont le droit d'exercer la médecine et de professer. La plupart des savants allemands sont des «antiféministes » farouches. Ils déclarent que la manière de comprendre et de s'assimiler les idées est tout à fait différente dans les deux sexes; que la femme a d'autres façons de sentir et de penser que l'homme, et qu'elle est inapte à la culture scientifique ; que, d'ailleurs, son infériorité est établie par le seul fait que dans aucun branche des connaissances humaine on ne trouve aucune femme ayant eu véritablement du génie. Leurs adversaires répondent, sur les premiers points par les chiffres que nous avons cités plus haut; sur le dernier, ils disent que point n'est besoin d'avoir du génie pour contribuer à l'avancement des sciences, et que le nombre des femmes pourvues d'une vaste érudition et douées d'éminentes facultés intellectuelles est relativement considérable; que d'ailleurs les génies authentiques sont rares, même dans le sexe fort, et que, pour qu'il puisse s'en manifester quelques-uns dans le sexe faible, il faut au moins que ce sexe possède les moyens de se développer... Il semble bien qu'ils n'aient pas tout à fait tort.

MOTS POUR RIRE.

—

Ue spéculateur décavé se présente chez un banquier et sollicite une place dans ses bureaux.

—Je crois pouvoir vous rendre quelques services, étant très au courant des choses de la Bourse... Ainsi, tenez, j'ai souscrit à toutes vos émissions.

Le banquier le toisant avec un dédain superbe:

— Voyez-vous, cher monsieur, je ne demanderais pas mieux que de vous rendre service. Mais mettez-vous à ma place, j'ai besoin d'employés intelligents!

—

Amour filial!

—Voyez-vous, mon jeune ami, mon conseil est celui-ci : restez toujours fermement attaché à vos parents...

Le jeune homme.—Soyez tranquille! Je sais par expérience combien il est difficile de se faire nourrir ailleurs que chez eux!

Mondanités.

—

Ce n'est pas à la Nouvelle-Orléans qu'il faut chercher en ce moment les merveilles de l'élégance, mais aux bains de mer, aux eaux et dans les montagnes qui sont encore peuplés comme si nous avions un printemps perpétuel.

Autrefois il y avait une saison pour la villégiature, aujourd'hui chacun se gouverne à sa fantaisie et interprète au gré de son caprice la limite qui est accordée à cette saison.

Le voyage est, du reste, un jeu d'enfant aujourd'hui que l'on a trouvé le moyen de faire tenir des moudes dans un nécessaire et dans un sac de voyage. Avec un sac de cuir élégamment orné une femme porte, pour ainsi dire, son boudoir avec elle sous une forme d'une exiguïté invraisemblable. Les brosses d'ivoire, les peignes d'écaille, les flacons de cristal, les boîtes de parfums et de cosmétiques, tout cela est arrangé avec un art qui rappelle ces gardes-robes des contes de fées enfermées dans un noyau de cerise ou dans une graine de chènevis. On a avec soi dans un compartiment de chemin de fer tous ces talismans qui contribuent à embellir et que l'on entasse facilement dans ces petits sacs à malice qui ont l'air d'un joujou et qui, en réalité, contiennent tout un arsenal de coquetterie.

Encore un bon mois, belles voyageuses, et, la brise,—fraîche soufflant, vous allez replier vos ailes.

En attendant ce moment du retour à la ville jouissez de votre reste: faites vos dernières promenades dans la forêt, prenez vos derniers bains de mer, attablez vous sous les chênes pour les derniers repas rustiques; puis emplissez vos robes défraîchies, bouclez vos malles, et, à toute vapeur, revenez dans la cité, où bientôt le plaisir, qui s'entend à changer de saison, s'épanouira de nouveau pour vous sous sa toilette d'hiver.

Mme S. H Bemtes et Mme Hamilton, sa belle fille, sont parties ces jours derniers pour la Virginie, où elles resteront quelques semaines.

Mlle Linda Miles, qui a passé l'été en Virginie, est actuellement à New York.

Le juge N. H. Righter est de retour d'un très agréable séjour dans les montagnes du Tennessee.

Mlle E Glenny est arrivée de New York, jeudi.

M. et Mme Henry Pitot sont installés dans leur nouvelle résidence située à l'angle des rues Bourbon et Quartier.

M. L. Christ qui était depuis quelque temps à New York, est rentré dans notre ville jeudi.

Il y a, on le sait, beaucoup de femmes décorées; il y a aussi pas mal de femmes colonelles, et c'est ce qu'on sait moins.

Ce sont surtout les régiments allemands qui ont des femmes à leur tête. L'impératrice Frédéric est colonelle du 2e régiment de hussards de la garde depuis le 18 octobre 1861; la princesse Frédéric-Charles est colonelle du 12e régiment de dragons depuis le 16 juin 1871; la reine Victoria est colonelle du 1er régiment de dragons de la garde depuis le 17 décembre 1889; la princesse Albert de Prusse est colonelle du 74e régiment d'infanterie depuis le 15 septembre 1889; l'impératrice Augusta-Victoria est colonelle du 86e régiment d'infanterie depuis le 3 septembre 1890; la duchesse de Connaught est colonelle du 64e régiment d'infanterie depuis le 14 septembre 1890; enfin la reine régente des Pays-Bas est colonelle du 1er régiment d'infanterie depuis le 31 mai 1892.

Le mariage de Mlle Adélia Guéringer avec M. William Michel sera célébré à l'église St-Maurice, mardi le 12 octobre à 5 heures et demie.

Mme E. Conery et sa famille sont de retour de Passe Christian où elles avaient passé la saison.

M. et Mme J. M. Wogan sont partis pour New York, mercredi.

Mme John V. Moore et Mlle Alice Moore qui sont en ce moment à Covington, Vie, y resteront jusqu'à la fin de ce mois.

Mlle Alice Forstall partira prochainement pour St-Jacques où elle passera quelques mois.

Mme Arsène Perrilliat est de retour de Davenport, Iowa.

M. et Mme Robert Loeliger, ont pris possession de leur nouvelle demeure de l'avenue Esplanade.

Le Dr Leo Burthe, est arrivé de New York samedi dernier.

On a célébré mardi, le 5 octobre, en la résidence des parents de la mariée, à Kalamazoo, Mich., le mariage de Mlle Kate Maria Henderson avec le Dr James McCall, de Niles, Michigan.

M. et Mme Urbain Laroussini et Mlles Alice et Olga Laroussini sont à Covington, Lne, pour quelque temps.

Le Bishop et Mme Hugh Miller Thompson sont actuellement à Jackson, Miss.

M. G. W. Nott est parti la semaine dernière pour New-York et Washington, D. C.

Mme Dr William Blanc est à Covington, Vie, pour quelques semaines.

M. et Mme L. C. Keever et Mlle Lena Jackson, revenant d'Europe, sont arrivés vendredi à New York.

Le Juge et Mme F. D. King et leur famille sont actuellement à Covington, Lne.

M. et Mme Robert Moore ont passé la semaine à New York.

Mlles Marie et Adélaide Grima, qui reviennent de la Caroline du Sud, sont attendues ici aujourd'hui.

Mlle Marie Bouligny est de retour de Mandeville, où elle avait passé une partie de la saison.

Livres distribués gratuitement aux hommes faibles.

"Trois cinquès d'hommes," tel est le titre d'un petit livre de poche que je viens de publier traitant des effets des abus de jeunesse ou d'excès plus tard. Tout homme faible marié ou non, jeune ou vieux, devrait le lire et profiter de mon expérience de trente ans comme spécialiste pour le traitement scientifique de l'Epuisement, des pertes de forces, de l'estropiement du dos, de la varicocèle et du manque de developpement du corps

Les médicaments ne guériront pas.

Je connais l'effet de toutes les drogues qui ont été prescrites ; mais permettez-moi de dire aux malades, comme médecin, d'homme à homme, les médicaments ne peuvent mieux que stimuler. Ils ne toniffent pas. Ce qu'il nous faut employer, c'est le don même de la nature. Nous n'avons besoin de rien autre. Pourquoi ne pas faire usage de cette puissante force qu'elle nous prodigue si abondamment. L'élément le plus important de la vie chez l'homme et chez la bête : —l'Electricité—avec ma dernière batterie galvanique et suspensoir, Galvanic Body Battery and Supporting Suspensory", je combine un traitement qui s'opère de lui-même et qui est positif et durable.

Sur ma parole professionnelle, je fais cette déclaration: Aux hommes faibles, jeunes, d'un âge moyen ou vieux qui peuvent avoir le moindre reste de santé, je promets une cure positive et permanente par l'usage judicieux de ma ceinture électrique. Plus de 5,000 personnes ont attesté le fait cette année.

ELLE ARRETE L'EPUISEMENT DANS TRENTE JOURS,

Et causant une circulation libre du sang, à travers toutes les parties du corps développe celles-ci et guérit la

VARICOCELE.

Je possède dans mon "Health World" (envoyé gratuitement, cacheté avec le livre) plus de quatre cents témoignages nouveaux tous les mois qui me sont donnés volontairement.

Je donnerai $5000 si les courants de ma ceinture ne se font pas sentir immédiatement en la posant sur le corps. Il faut s'en servir la nuit.

ELLE VOUS GUERIT QUAND VOUS DORMEZ.

Si c'est possible, venez me consulter sans frais, ou peut-être auriez-vous un ami non loin de moi qui consentirait à examiner la ceinture pour vous. Ecrivez aujourd'hui me demandant un de mes pamphlets ou des renseignements.

DR. THEO. SANDEN,

826 BROADWAY, New York City.

Quel est l'endroit le plus frais en ville...

A la Nouvelle Orléans aujourd'hui pour avoir un LUNCH et un DINER de premier ordre; où les éventails marchent continuellement jour et nuit; où il n'y a ni mouches ni moustiques qui vous ennuient? Chez

FABACHERS

Notre Poisson est reçu journellement de nos pêcheurs sur la côte. Les plus belles primeurs et les plus beaux Fruits. Melons français et Melons d'eau glacés, dans nos propres glacières. Aussi les plus beaux Fromages à la crème, et de nombreuses autres douceurs toujours en stock, ainsi que la fameuse bière glacée de la Jackson Brewing Company, la bière la plus froide de cette ville. Tout le monde devrait connaître le restaurant Fabacher, au No 137 RUE ROYALE. L'eau que l'on boit à nos tables est reçu journellement des sources de Mandeville, dans la paroisse St-Tammany.

—4m—Dim L. FABACHER & FRERE.

Bborn

Mineral-Brunnen. Birresborn (Eifel.)

La plus pure et la plus pétillante des Eaux Minérales naturelles pour l'usage de la table.

PAUL GELPI & SONS

227 RUE DECATUR, Nouvelle-Orléans, Lne.

15mai—6m—Dim

Le Dr Henri Bayou, Mme Bayou, et sa sœur, sont arrivés, il y a une dizaine de jours, de New York, où ils étaient allés passer quelque temps à leur retour de Waukesha.

Mercredi, M. Allen Tupper a quitté la ville, se rendant à New York.

Mme George Gelpi et son fils sont partis mercredi pour New York où ils passeront le mois.

M. et Mme M. Burnett et leurs enfants sont à Abita Springs.

Mme Abe Brittin et Mlle Céleste Brittin passent le mois d'octobre à New York.

Mlle Ida Lavillebeuvre est de retour de la Caroline du Nord où elle a passé une partie de la saison.

M. et Mme Lucien Lyons et leurs fils sont dans le moment à Washington, D. C.

M. et Mme Pescud sont à St Louis où ils resteront quelque temps encore avant de rentrer à la Nile-Orléans.

Mlle Marie Cavaroc qui était en visite chez les demoiselles Hincks, à Covington, en est revenue il y a quelques jours.

C'est avec grand plaisir que les nombreux amis de Mlle Pussy Pitot apprendront son arrivée à la Nouvelle-Orléans. Mlle Pitot qui revient de Denver par voie de New York a fait la traversée sur la "Créole" qui est entrée dans le port jeudi.

Les demoiselles A. et M. Pritchard sont à Covington, Vie.

M. et Mme George Ferrier et leur famille sont installés dans leur nouvelle résidence de la rue Joséphine, entre St Charles et Carondelet.

M. Louis C. Jurey est actuellement à Lithia Springs.

M. H. W. Howcott et Mlle Edith Howcott sont allés finir la saison à Covington, Vie.

Mme H. J. Dolhonde et sa famille sont à Covington, Lne, où elles resteront jusqu'à la fin de l'automne.

Le mariage de Mlle Julie Andry avec M. Léopold Henriquet sera célébré dans les premiers jours de novembre.

M. et Mme James McKee et Mlle Frances McKee sont à Chicago.

M. George F. Wharton est parti jeudi pour Louisville, Ky, d'où il ira à Sewanee, Tenn, rejoindre sa famille.

M. et Mme A. P. Patterson qui se sont rendus mercredi à Atlanta y séjourneront quelque temps.

M. Charles Conrad est parti mercredi pour New York.

Le mariage de Mlle Josie Cottrenx avec M. Beale, de Boston, aura lieu vers la fin de novembre.

Mme F. D. Chrétien et Mlles Stella et Berthe Chrétien, sont parties la semaine dernière pour Covington, Lne.

M. et Mme Herman Meader et leur famille sont de retour de leur tournée dans les villes du Nord et de l'Est.

Mlle Mary Pierce partira très prochainement pour Washington, D. C., où elle va reprendre ses études à l'Institut de Mme Irwin Mattingly.

Mlle Corinne Kernion sera une des charmantes débutantes de l'hiver prochain.

Mlle May Van Benthuysen passe quelque temps à New York.

M. Charles P. Fenner, qui a quitté la ville samedi, va faire une tournée de quelques semaines dans l'Est.

M. André Séguin est parti samedi pour Covington.

Le prochain départ de Mlle Sallie Roman est annoncé. Mlle Roman va terminer ses études au pensionnat que dirige avec tant d'habileté Mme Sarah Irwin Mattingly, à Washington, D. C.

Mme John A. Morris ne reviendra pas à la Nlle Orléans cet hiver, ainsi qu'on l'espérait, mais restera avec sa fille, Mme Barnes à New York où elle est arrivée récemment après une absence de plusieurs mois passés à voyager en Europe.

Mme James Zunts et Mlle Susie Zunts sont parties samedi pour la Caroline du Nord.

Mlle Helen Pitkin est de retour d'un agréable séjour à New York.

M. Edgar Grima revient aujourd'hui de son intéressante tournée au Nord et dans l'Est.

Il sera agréable aux mondaines, et, en particulier, aux débutantes d'apprendre que les événements dont souffre en ce moment notre ville n'auront pas d'influence marquée sur le carnaval, du moins en ce qui concerne les bals mystiques qui seront, dit-on, au moins aussi brillants que ceux des années précédentes.

BLANCHE.

Voir la suite à la 7me page.

La pêche au microbe.

—

Ah! voyez donc la comédie
Que nous fait voir, en ce moment,
Sous prétexte de maladie,
Le conseil de santé savant.

Tout docteur, il métamorphose
En scaphandrier pour de bon ;
Mais, en comprenant bien la chose,
Me fut, peut-être a-t-il raison.

Depuis déjà bien des semaines,
Les bons médecins du pays
Se donnent mille et mille peines
Sans se trouver du même avis.

Maintenant, la chose est très-sûre,
Un microbe, on nous servira.
Chaque Esculape, le le jure.
Pour le mieux pêcher, plongera,

Ainsi, dans la libre Amérique,
On doit s'attendre à tout, vraiment.
Car, n'est-ce pas tragi-comique,
Un masque soignant un mourant!

Puis, voilà bien une autre affaire,
Quand un malade - ingrat
Un prêtre à son heure dernière,
Ce prêtre aussi se moquant!....

Bien sûr, ce conseil dérisoire,
Durant tout haut les habitants.
Certes, prudence est toujours bonne ;
Mais, n'effrayez pas tant les gens!

Au moindre petit mal de tête,
Un geôlier garde nos maisons.
Décidément, c'est par trop bête,
Nos logis devenant prisons!

De ce régime cellulaire
Ils laissent les plus endurants.
Ainsi, souvent, pour s'en distraire,
Prend-on vite la clef des champs.

Il n'est pas de pays sur terre
Pouvant imaginer cela.
Cette ville est bien la première
A trouver de ces choses-là.

9 octobre 1897.